

Bonnes feuilles

La seconde guerre du Vietnam

Pierre Naville

La plus grande erreur serait de considérer la nouvelle guerre du Vietnam comme un accident isolé, un conflit local, ou une intervention épisodique des forces américaines, qui pourrait prendre fin aussi simplement qu'il a commencé. En lisant les chroniques de la première guerre du Vietnam et de la guerre de Corée, le lecteur verra tout de suite comment la guerre actuelle se relie aux précédentes, quelle est la permanence des questions qu'elle soulève — même dans le domaine purement militaire — et comment une série d'autres situations, telles que le statut de Taïwan, l'évolution de l'Indonésie et des Etats de la péninsule indochinoise, font partie de cette vaste guerre d'Asie ouverte il y a plus de trente ans, et qu'on peut considérer comme le centre d'un typhon qui serait, dans sa logique propre et beaucoup plus que les conflits Est-Ouest en Europe, la première phase d'une vraie troisième guerre mondiale.

...Il faut donc envisager les théâtres de guerre asiens de deux points de vue : celui de la guerre qui se mène au Vietnam, et celui des opérations extérieures destinées à soutenir l'un ou l'autre des adversaires. Ces deux points de vue sont impliqués l'un par l'autre. L'enchevêtrement des causes et des effets, des objectifs et des moyens, est tel que toute action sur les théâtres d'opération a ses répercussions dans toute l'Asie et en Amérique comme en Europe. En ce sens, considérer la seconde guerre du Vietnam comme un foyer de guerre isolé dans un univers de paix, ou tout au moins de « coexistence pacifique », serait erroné. Ce qu'on appelle « l'escalade » américaine au Vietnam, c'est-à-dire la mise en œuvre de moyens de guerre de plus en plus étendus, et la défense de plus en plus enracinée des forces armées vietnamiennes révolutionnaires (au nord comme au sud), doivent être plutôt

comprises comme la saturation localement croissante d'un conflit dont les implications s'étendent bien au-delà.

...La stratégie américaine découle de la position des Etats-Unis dans le monde, au cœur des océans. Les îles, les isthmes et les péninsules, les bases et les lignes de communications la préoccupent plus que les étendues terrestres et les continents. Depuis que le ciel s'est superposé aux mers et aux terres comme théâtre de guerre, et que l'ubiquité et la mobilité sont devenus des principes qui multiplient la puissance des interventions, les chefs militaires américains ont conçu pratiquement une vaste politique de police de la planète dont Mahan lui-même prévoyait à peine l'envergure. Le ressort de cette politique est d'entraver l'expansion du « communisme », c'est-à-dire à leurs yeux les empiètements territoriaux de l'U.R.S.S. et de la Chine, et l'établissement de pouvoirs révolutionnaires du même genre dans d'autres régions. C'est évidemment la puissance industrielle du capitalisme américain qui donne à cette politique un fondement solide, du moins jusqu'à nouvel ordre. Dans cette perspective, la seconde guerre du Vietnam apparaît comme un élément dans un ensemble d'actions qui s'étendent aujourd'hui des mers de Chine à la mer des Caraïbes, en passant par le centre de l'Europe. C'est ce qui explique la conviction où sont les Etats-Unis que c'est un compromis, même temporaire, entre eux, l'U.R.S.S. et la Chine qui seul pourrait éventuellement conduire à la cessation des combats au Vietnam.

L'extension des implications de la guerre est cependant tributaire avant tout de l'évolution des combats au Vietnam, et ceux-ci sont depuis leur début conduits par les Vietnamiens eux-mêmes. Les Français sont payés pour

savoir de quelle détermination, de quel génie tactique et stratégique, de quelle endurance, de quels sacrifices sont capables les troupes vietnamiennes, quel que soit leur type : guérillas, milices, réseaux de commandos, unités régulières. Leurs chefs ont acquis toute leur stature au cours de plus de vingt ans de batailles. Leur volonté est intacte, et l'effondrement successif des régimes de Saïgon depuis dix ans les ont aujourd'hui comme en 1946. L'échec encouragé à tenter une entreprise qui finirait par libérer la totalité de la péninsule. C'est ainsi que le caractère continental de la guerre d'Asie trouve pour le moment une délimitation particulière dans la guerre qui se livre du delta du Mékong à celui du Fleuve Rouge. L'enjeu est considérable sur place ; il l'est plus encore au-delà.

Entre 1956 et 1966 il s'est toutefois produit quelque chose d'essentiel dans les relations entre adversaires des Etats-Unis, c'est-à-dire l'hostilité croissante et la quasi-rupture entre Pékin et Moscou. Ce conflit, à l'intérieur du conflit plus général, aurait suffi à lui seul à entraîner la fin de l'offensive et de la résistance vietnamienne si la détermination du Vietcong et de Hanoï n'était pas justement fondée sur cette indépendance et cette autonomie qui en font toute la force. Aujourd'hui, si l'U.R.S.S. est amenée à renforcer l'appui militaire défensif qu'elle fournit à la République Démocratique et si la Chine, tout en accusant Moscou de collusion avec Washington, soutient à sa façon les positions vietnamiennes, c'est que l'une et l'autre s'y trouvent contraintes par l'acharnement vietnamien à la lutte.

Après deux ans d'une guerre où tout l'arsenal le plus récent de l'aviation, de l'artillerie, des fusées, de la bactériologie, de la chimie est mis en œuvre pour la première fois à pareille échelle, les choses en sont arrivées au point — comme lors de la guerre de Corée et de la première guerre du Vietnam — où l'internationalisation du conflit devient la seule alternative à la cessation des combats. C'est pourquoi tant d'Etats membres de l'O.N.U. sont à la recherche d'une voie qui permette d'abord d'évoquer la possibilité d'un armistice, ou d'un arrêt de facto des hostilités, préface à un compromis politique. Mais ces tentatives se heurtent à une situation qui ne comporte pas, pour le moment, de compromis politique : l'enjeu, en effet, est le gouvernement de Sai-

gon, le pouvoir politique au Vietnam du Sud.

Il ne faut pas perdre de vue ce qui constitue l'essentiel d'un conflit violent ou armé : dès que la guerre prend forme, elle obéit à des lois inexorables et c'est le but, l'objectif, qui oriente toutes les actions. Il ne s'agit pas ici de la finalité générale de la guerre, pour les belligérants, de son contenu ou de son sens politique et social en général, mais de l'enjeu qui commande la stratégie, et qu'on ne peut atteindre que par un seul moyen, la paralysie et la destruction de la force adverse. Pour le Vietcong comme pour le gouvernement de Hanoï, le but, c'est le renversement du gouvernement de Saïgon ; pour les Etats-Unis, c'est le maintien en place de ce gouvernement et de tout ce qu'il représente. La signification générale de l'affrontement peut être plus ou moins travestie, pour les besoins de la cause, ou parce qu'elle n'est pas toujours claire et qu'elle varie dans ses détails et ses métamorphoses au cours du temps. Pour les révolutionnaires vietnamiens, il s'agit de refaire l'unité nationale, de rendre possible une organisation socialiste du pays réunifié, et d'expulser les envahisseurs étrangers ; c'est une guerre civile grossie d'une guerre extérieure, comme en Corée. Pour le gouvernement des Etats-Unis, il s'agit de défendre un Etat indépendant attaqué par un autre, ce qui signifie dans ce cas un régime social opposé à un autre.

Ces données affichées peuvent masquer d'autres toutes différentes, et en susciter de nouvelles. L'opinion américaine peut croire qu'elle soutient avant tout une croisade contre le communisme menaçant. Les citoyens vietnamiens peuvent estimer qu'ils exigent tout simplement le respect des accords de Genève qui prévoyaient la réunification du pays par des élections. Mais une fois les opérations militaires déclenchées, conduites et orientées d'une certaine façon, la stratégie reprend ses droits et l'enjeu se précise : la victoire du Vietcong ne peut être acquise qu'avec la chute du gouvernement militaire de Saïgon et son remplacement par un pouvoir ami ; la défaite américaine ne peut découler que de la chute de ce gouvernement au nom duquel elle intervient en force. D'où l'alternance et la combinaison des phases politique et militaire de la guerre. En 1964, le Vietcong a été bien près de démanteler le pouvoir des généraux du sud, débordés et rivaux. Paysans et cita-

dins, sérieusement encadrés, s'apprêtaient à retirer tout appui au gouvernement et à en susciter un nouveau. C'est l'intervention américaine qui modifia cette perspective. L'Armée de Libération Nationale dut faire face à un ennemi puissamment armé et outillé, qui se substitua en quelques mois aux généraux sud-vietnamiens défaillants. La truerie prit alors le tour d'une « escalade », c'est-à-dire de l'engagement de moyens de guerre de plus en plus destructeurs sur des théâtres d'opérations de plus en plus étendus. Les troupes américaines prirent le devant. Rejetés sur la défensive, les forces vietnamiennes populaires multiplièrent les harcèlements qui déciment l'ennemi, mais sans le détruire. Leur résistance accrue appelle à son tour un renforcement des attaques ennemies.

Une fois de plus un dilemme radical se présente en Asie : entre guerre et paix, sans doute, mais à travers celui-là, entre guerre et révolution. A défaut d'une victoire révolutionnaire au Vietnam du sud, et qui aurait pris

une forme militaire, une trêve ou un armistice sur le terrain ramènerait une paix précaire, l'arme au pied, mais laisserait irrésolu le destin de la révolution. Dans la conjoncture mondiale actuelle, aucun Etat, socialiste ou capitaliste, ne manifeste une volonté d'intervention directe au Vietnam au côté des antagonistes aux prises sur le terrain. Ils se bornent, du côté de Hanoï, à soutenir la capacité défensive du pays par des fournitures d'armes et de cadres spécialisés, de matières premières, de produits alimentaires, etc. Par ailleurs, ils font mine de souhaiter une négociation qui excluerait préalablement les interventions étrangères sur le sol du Vietnam-sud. La paix ne serait alors rétablie qu'au prix de la révolution. Jusqu'à quand ? Jusqu'au moment où les conflits renaîtraient des mêmes causes : le chaos économique, les luttes sociales, la domination semi-féodale et l'oppression impérialiste.